

# J'ai vu...

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 8, Bd des Capucines, PARIS. — Tél. : Gutenb. 04-58.

*J'ai vu* ... achète tous les documents photographiques inédits se rapportant à la guerre et à l'actualité.



LA CHARRETEE SINISTRE

Surpris par l'irruption des nôtres, les Allemands n'eurent que le temps de couper les traits de leurs chevaux, laissant ainsi en détresse le tombereau où ils commençaient à charger leurs morts.

FOP 47

## Les Pacifistes à l'œuvre

LES Allemands commencent à parler de la paix, d'une paix honorable à laquelle chacun trouvera son compte, puisqu'elle sera basée sur le *statu quo*.

Phénomène curieux, car les pacifistes avaient complètement disparu au moment où les armées allemandes semblaient aller de victoire en victoire. Ces braves gens n'ont retrouvé leurs convictions que le jour où les troupes du kaiser ont été arrêtées par la victoire décisive de la Marne et par l'avance russe en Pologne. Encore se sont-ils montrés très discrets tant qu'il n'a pas été certain que les Austro-Allemands n'arriveraient plus à reprendre le cours de leurs succès.

Maintenant que l'échec du germanisme ne fait plus de doute pour personne, les pacifistes relèvent la tête. Je ne cherche pas à expliquer cette contradiction, je la constate simplement.

On me permettra cependant de rappeler encore ce qui se passait avant la guerre dans les mêmes milieux. Les partisans de la paix à tout prix exerçaient surtout leur action (et combien celle-ci n'était-elle pas débilitante?) dans les pays rivaux de l'Allemagne.

Or, tandis qu'ils s'employaient ainsi à diminuer la force de résistance des puissances de la Triple-Entente, ils ne pouvaient pas ignorer que les Allemands, même ceux qui fréquentaient assidûment les Congrès de la Paix, votaient à tour de bras, si j'ose dire, tous les crédits qu'exigeait le grand Etat-Major allemand.

Que veulent les pacifistes? Arriver à supprimer d'une façon notable les dépenses militaires, à soumettre les différends internationaux à un tribunal d'arbitrage, à garantir les petits États contre les entreprises conquérantes des grandes puissances. Cela n'est possible qu'à la condition d'imposer la même discipline à tous les États. Tant que l'Allemagne, qui ne connaît que la force primant le droit, restera militariste, et elle le restera tant qu'elle vivra, les théories pacifistes ne passeront pas dans le domaine des réalités.

La paix durable, celle qui nous permettra de respirer enfin librement sans être constamment troublés par la menace de nouveaux conflits armés, n'existera que le jour où l'empire germanique aura définitivement disparu de la carte de l'Europe.

On ne changera pas la mentalité de l'Allemand tant que celui-ci ne sera pas persuadé de l'impossibilité absolue de reprendre ses aspirations chimériques à la domination universelle. La volonté d'être partout le maître et la conviction que ce rêve est du domaine des choses réalisables sont tellement ancrées dans l'esprit même des petites gens de l'empire germanique, que seule la destruction de l'instrument de conquête pourra les en déloger. Nous n'avons pas affaire à quelques déments qui momentanément sont parvenus à créer un mouvement d'opinion accidentel, mais à un peuple atteint de folie collective et auquel il ne reste qu'à mettre la camisole de force pour l'empêcher de se livrer encore à l'avenir à des mouvements désordonnés.

Il n'y a donc qu'une paix acceptable, celle qui paralysera pour toujours les fauteurs professionnels de la guerre. A y regarder de bien près, les pacifistes vaincus devaient être les premiers, préci-

sément parce qu'ils sont pacifistes, à exiger que cette fois on aille jusqu'au bout. Et de fait bon nombre d'entre eux l'ont compris et l'ont hautement proclamé.

Malheureusement, il en est d'autres que les événements n'ont pas instruits et qui s'obstinent à vouloir prêcher le renoncement aux justes réparations et aux sérieuses garanties pour l'avenir. Leur raisonnement est toujours le même: « Ne créons pas de nouveaux malentendus qui provoqueraient plus tard de nouveaux conflits. Iéna n'a-t-il pas préparé Sedan? »

Phase aussi prétentieuse que ridicule. Les Prussiens n'avaient-ils pas eu la revanche d'Iéna en 1815? Cela les a-t-il empêchés d'en désirer et d'en obtenir une deuxième en 1870? Et ne voulaient-ils pas maintenant s'en assurer une dernière en faisant disparaître la France de la carte d'Europe, ou du moins en la réduisant aux proportions et à la valeur d'une puissance de deuxième ordre? Voyons! quel était le plan avoué des Allemands quand ils déclarèrent la guerre? L'investissement de Paris et puis, après avoir obtenu la capitulation de la République par la menace de la destruction de la Ville-Lumière, exiger l'abandon de la Champagne et de la Normandie et le paiement d'une indemnité de 30 milliards.

Les protestations des pacifistes (et je le répète, ces protestations ne se firent nullement entendre au moment où les troupes allemandes semblaient devoir réaliser ce plan monstrueux) auraient-elles empêché Guillaume II d'écraser ainsi la France? Non? Alors pourquoi les partisans de la paix à tout prix se découvrirent-ils tout à coup des sentiments de commisération pour les agresseurs qui ont manqué le coup si longtemps et si savamment préparé?

Quand la vie des passants est menacée par un chien enragé, on enchaîne ou on abat la bête. L'Allemagne a menacé de ses crocs, desquels découlait la bave pangermaniste, les peuples de l'Europe. Il n'est que juste de la réduire à l'impuissance; car sa maladie est inguérissable, du fait qu'elle s'est généralisée dans tout son organisme politique et social.

La preuve nous en a encore été fournie ces temps derniers: Liebknecht, qui avait protesté contre la guerre d'agression et de conquête, a été blâmé par les socialistes. Ledebour a partagé son sort. Par contre Héral, un socialiste de marque, a engagé ses compagnons à prêcher la nécessité de la lutte jusqu'au bout et à risquer même l'impopularité en soutenant l'impérialisme bourgeois. Si les collectivistes de marque en sont là dans l'empire germanique, c'est donc que le peuple tout entier partageait les ambitions et les appétits du militarisme prussien, et tant qu'à ce peuple de déments on n'aura pas enlevé l'espoir d'un relèvement possible, la paix du monde sera perpétuellement menacée.

Que les pacifistes, s'ils sont sincères, veuillent donc bien nous ménager leurs appels à la pitié et à l'humanité! qui n'escomptent que les inquiétudes des mères!

Chaque litre de sang qu'on économisera aujourd'hui (c'est triste à dire; mais c'est, hélas! vrai quand même) en épargne un tonneau pour l'avenir, à la condition que le sacrifice se solde en une victoire complète

et un traité réellement avantageux. Pas de théorie, pas de sentimentalisme, quand il s'agit d'une épuration complète de la vie des peuples, d'un calcul froidement établi, mais dont la conclusion donnera des résultats définitifs.

La paix basée sur le droit, sur la justice, sur le respect des faibles, ne régnera sur le monde que le jour où auront disparu, comme nation, ceux qui proclamaient le règne de la force brutale.

E. WETTERLÉ.

### UNE SEMAINE DE GUERRE

du 9 février au 16 février.

MARDI 9 FÉVRIER. — Ypres, Furnes, Soissons et Thann sont de nouveau bombardés.

— Sur le front russe, toutes les forces allemandes sont tenues en échec.

MERCREDI 10 FÉVRIER. — En Argonne, une violente attaque contre l'ouvrage Marie-Thérèse échoue.

— Le Président de la République part pour le front.

— Les Russes avancent sur la Vistule.

JEUDI 11 FÉVRIER. — Duel d'artillerie sur tout le front.

— Dans les Karpathes, les Austro-Allemands essuient une grave défaite. Le parti socialiste allemand vote l'exclusion de Liebknecht.

VENDREDI 12 FÉVRIER. — L'ennemi bombarde Tracy-le-Mont, nos bombardons Thiaucourt et Arnaville.

— Dans les Vosges, nos chasseurs enlèvent la cote 937.

SAMEDI 13 FÉVRIER. — Les Allemands bombardent Nieuport, nous répondons efficacement.

— Une dizaine d'avions survolent Verdun.

— Dans les Karpathes, les Russes repoussent des attaques le long des frontières de la Bukovine.

DIMANCHE 14 FÉVRIER. — En Champagne, activité intense, Reims est bombardé.

— En Alsace, l'ennemi prend l'offensive dans la vallée de la Lauch, mais est repoussé.

— Les Albanais franchissent la frontière serbe.

LUNDI 15 FÉVRIER. — En Belgique, bombardement ininterrompu.

— Entre Argonne et Meuse, une attaque est arrêtée.

— En Lorraine et dans les Vosges, l'offensive allemande ne s'est pas poursuivie.

Un certain nombre de nos lecteurs nous ont exprimé le regret que la collection de *J'ai Vu...* ne remonte pas aux origines de la guerre. Nous sommes heureux de leur annoncer que nous préparons

### UN NUMÉRO SPÉCIAL

de 48 pages qui sera vendu 1 franc et dont les illustrations leur retraceront l'histoire fidèle de tous les événements qui se sont déroulés depuis l'attentat de Serajevo jusqu'à la date de l'apparition de notre premier numéro.

Comme, d'autre part, nous avons fait procéder à un nouveau tirage des numéros épuisés, nos lecteurs seront ainsi à même de compléter leur collection, qui constituera un document incomparable sur l'immense tragédie de 1914-1915.

Il sera prudent de retenir à l'avance notre numéro spécial chez les libraires ou les marchands de journaux.

*J'ai vu...*

*J'ai vu*

## LES NOUVELLES SONT TOUJOURS BONNES



UN PUPITRE ORIGINAL

On sait avec quelle anxiété les familles attendent les nouvelles des chers absents. Profitant d'une accalmie, un poilu

se précipite sur un caisson et griffonne une lettre en hâte. A la façon dont il sourit en écrivant, on voit qu'il parle de victoire.



LE COMMUNIQUÉ EN RUSSIE

Tout comme les nôtres, les soldats russes sont informés par des bulletins de la marche générale des opérations. Ceux-ci

accueillent par une explosion de joie la défaite des armées allemandes en retraite sur la Rawka, la Bzura et la Dounaïetz.

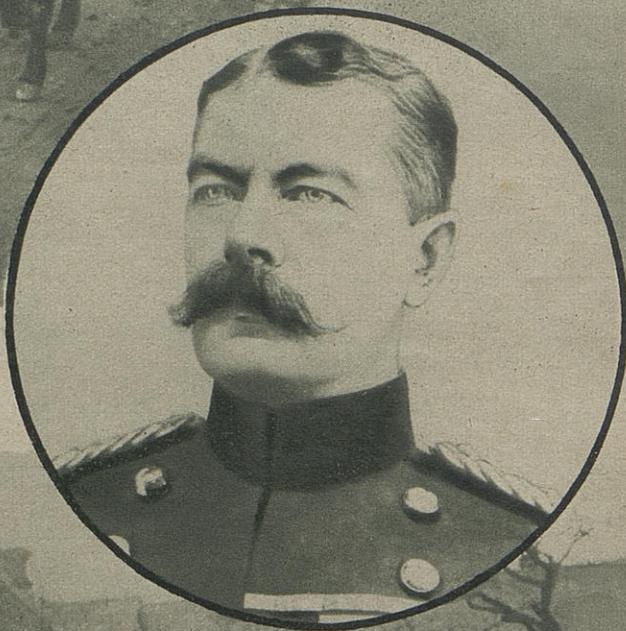
*J'ai vu...*

## TROTTEZ FIÈREMENT, MULES AGILES



### DE LA MONTAGNE AUX DUNES

Toujours ingénieux et pratiques, nos amis anglais ont eu l'idée d'utiliser les mules pour leur artillerie. On connaît la résistance de ces admirables bêtes aux fatigues de la montagne.

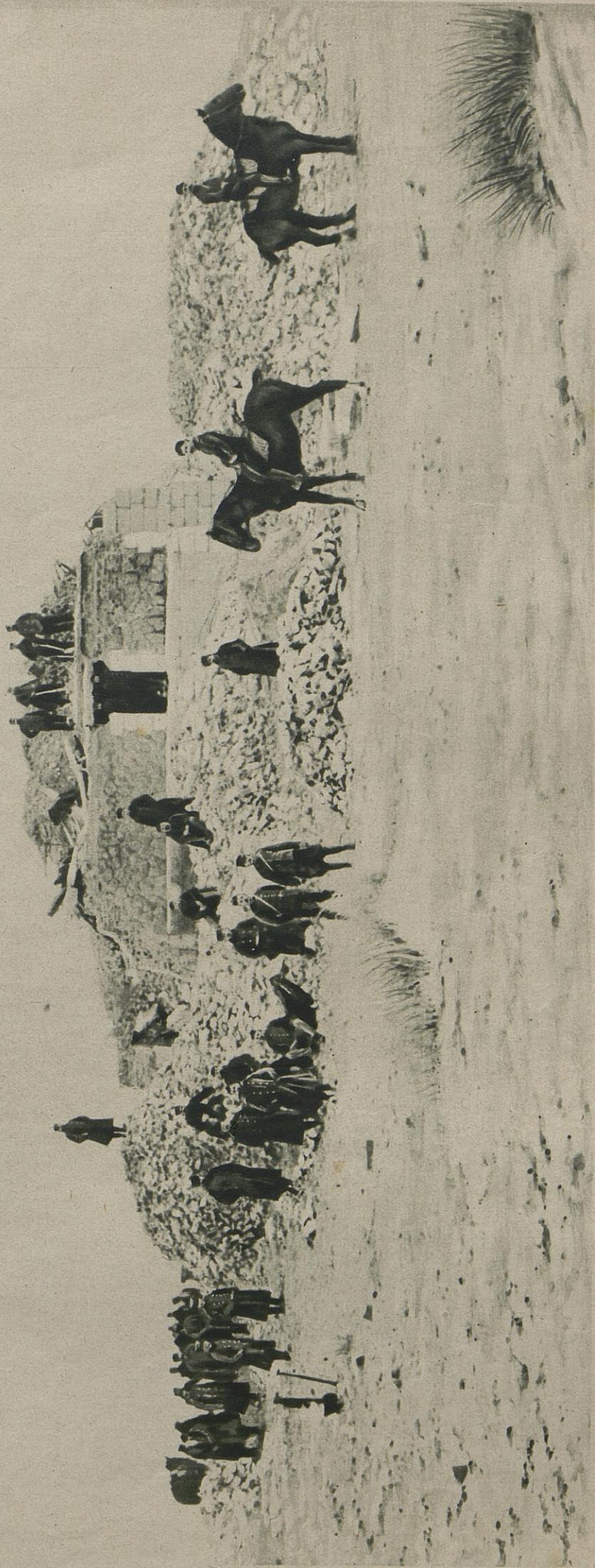


### AVANT DE PARTIR POUR LE FRONT

La nouvelle armée de lord Kitchener (dont nous donnons la photographie en médaillon) est dès maintenant prête à partir. Voici, pimpantes et parées comme pour une parade, les

mules qui, sans pouvoir prétendre au rôle brillant des chevaux, seront, grâce à leur ténacité, les dignes auxiliaires de nos redoutables alliés dans la nouvelle offensive qu'ils préparent.

# LES DERNIERS VESTIGES D'UN REPAIRE



## UNE MAISON D'ESPIONS SAUTE

Malgré leur perversité et leur ruse mises au service d'une cruauté sans précédent dans l'histoire, les Allemands nous ont vus partout déjouer leurs plans machiavéliques. Cette

villa abritait leur service d'espionnage dans le Nord et était aménagée pour recevoir de l'artillerie. Nos soldats du génie l'ont fait sauter à la mine et voici maintenant ce qu'il en reste.

SUR LES PENTES ABRUPTES DU LOVCSEN



UNE CASERNE A CETTIGNÉ

Enthousiasmés par les succès de leur vaillante sœur la Serbie, les Monténégrins combattent, eux aussi, avec vaillance pour la

cause de la liberté. Voici des officiers quittant une caserne de Cettigné pour aller reprendre leur poste aux pentes des défilés.



UNE CORVÉE D'EAU DANS LA MONTAGNE

Après et rudes comme le pays qu'ils habitent, les soldats monténégrins restent des mois entiers sans quitter les défilés rocheux où ils se tiennent à l'affût. Voici un blessé qui profite

d'une corvée d'eau pour se faire ramener en arrière à dos de mulet, vers une ambulance où il restera jusqu'au moment d'aller rejoindre avec enthousiasme ses camarades aux avant-postes.

A L'ÉTAT-MAJOR MONTÉNÉGRIN



SIX GLORIEUX FRÈRES D'ARMES

*De gauche à droite :* Le major P. Lompar, le major M. Martinovitch, 1<sup>er</sup> aide de camp, le commandant en chef, général Prince Pierre, le sous-lieutenant J. V. S. Radonitch, le capitaine d'état-major N. Yovitchévitch, le lieutenant R. A. Giurkovitch, 2<sup>e</sup> aide de camp. On distingue au fond les contreforts rocheux du mont Lovcsen tout couvert de neige.

*J'ai vu*

## L'HÉROÏSME DE NOS SOLDATS DANS LES FLANDRES



### LA VICTOIRE RÉSULTE DE LEURS INITIATIVES.

Grâce à d'incessantes contre-attaques, nos soldats avaient réussi à rejeter l'ennemi en arrière, mais un village restait occupé et la plaine était couverte d'eau. Nos poilus cependant n'hésitèrent pas, et tandis que le génie construisait en hâte une passerelle, ils se jetèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour remorquer nos 75 qui eurent vite fait de contraindre les Allemands à une évacuation dans laquelle ils eurent de telles pertes que cette journée marque un des épisodes les plus heureux de la grande bataille de l'Yser.



### DANS LES POLDERS INONDÉS APRÈS LA BATAILLE.

Tragiques pendant le combat, les plaines des Flandres prennent dans la solitude un aspect de désolation infinie. Et c'est au milieu des cadavres et des débris de toutes sortes, équipements en lambeaux, armes brisées, vieux affûts, que les rares habitants sont contraints à errer pour ne pas se résigner à abandonner le pays qui les a vus naître. Quel poète chantera plus tard la sanglante beauté de ces paysages qui semblaient voués de par la nature à l'éternelle mélancolie?

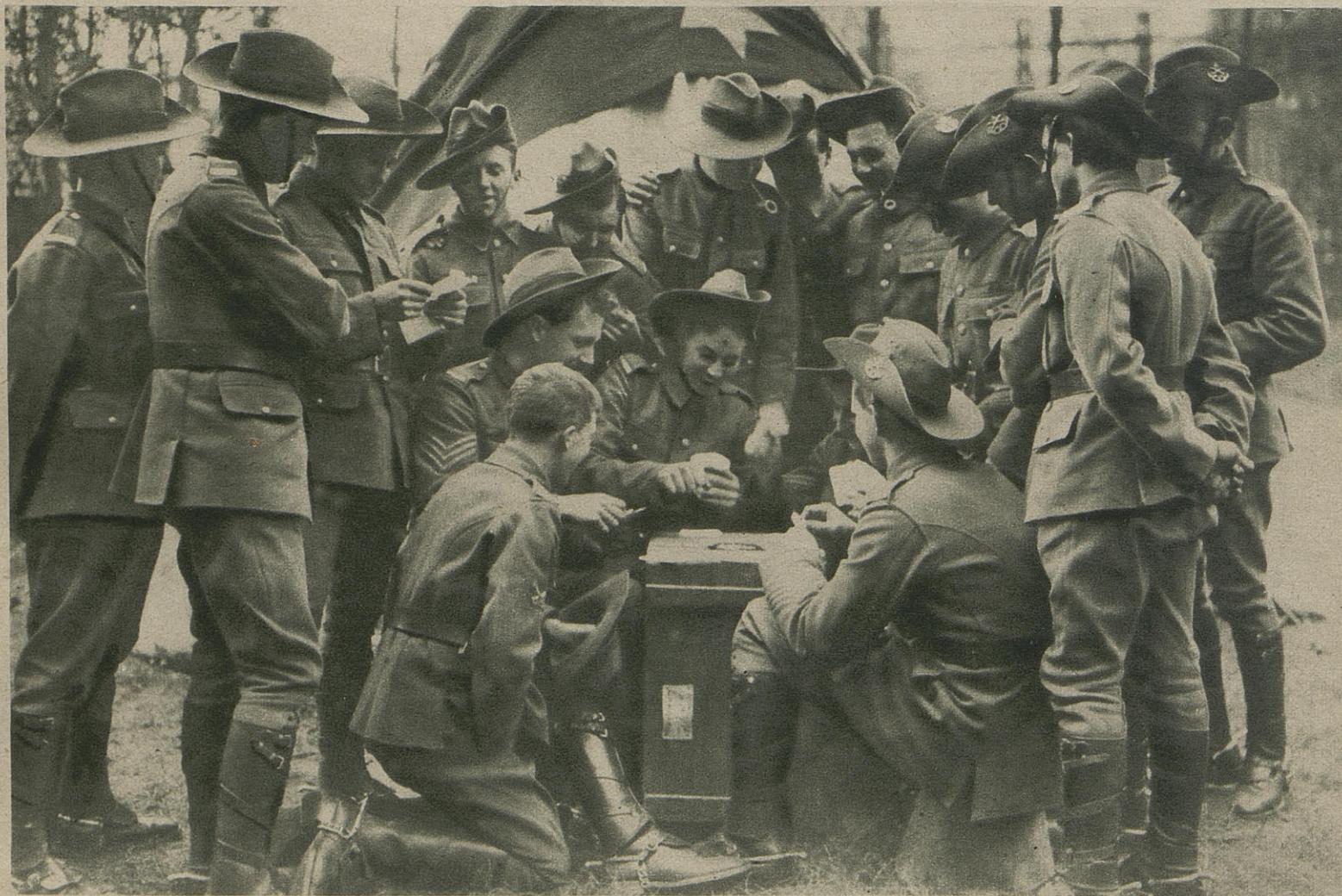
## DERRIÈRE L'ARMÉE DE LORD KITCHENER



### UN BEAU GESTE DES SUFFRAGETTES

La gravité tragique des heures que nous vivons n'aura pas créé seulement l'unanimité française. En Angleterre aussi, elle a réconcilié tous les partis. Et voici les suffragettes portant

fièrement leur étendard, et prêtes, à tout hasard, à faire le coup de feu contre l'envahisseur. On sait qu'elles ont obtenu de combattre dans les tranchées de seconde ligne, en cas d'attaque.

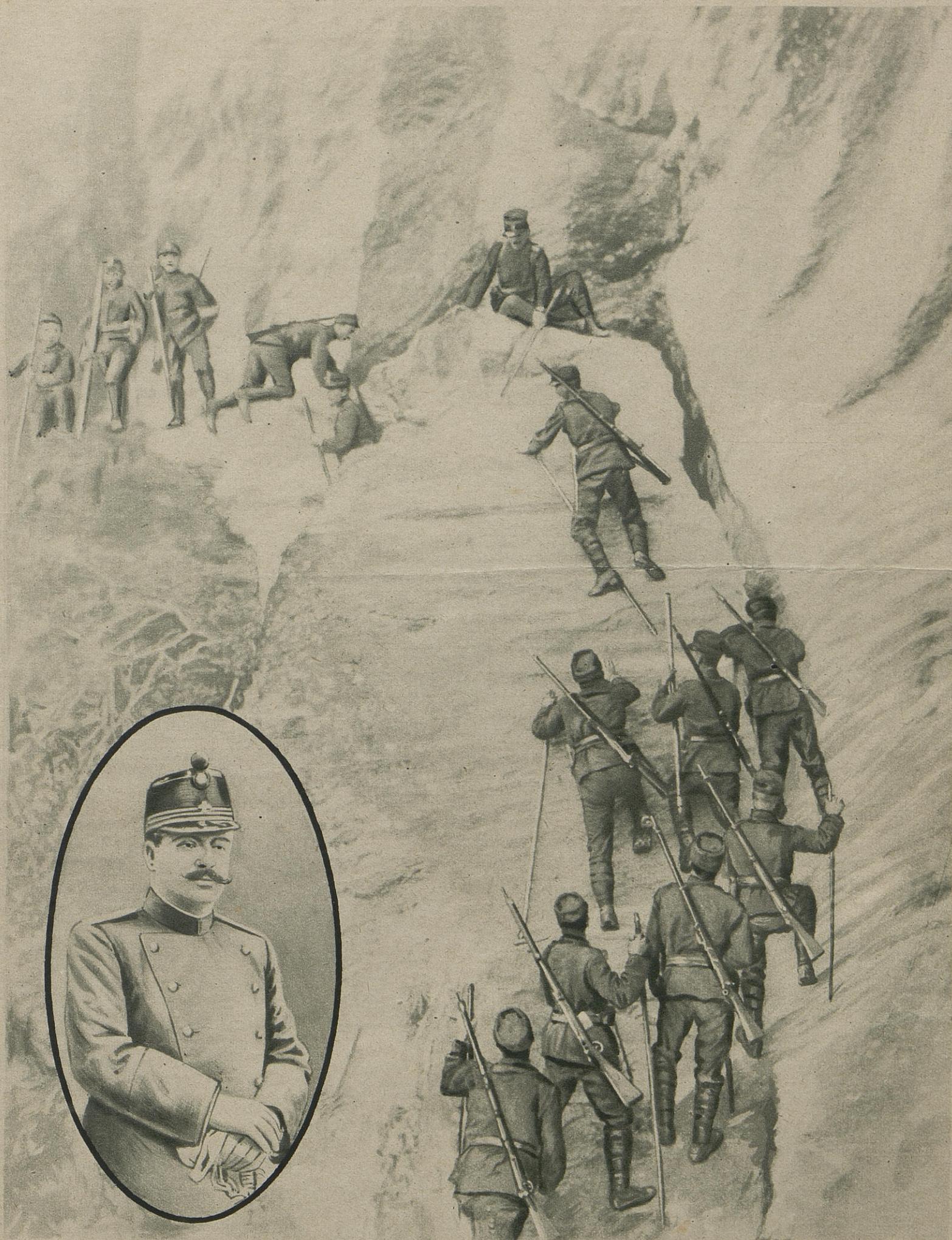


### UNE PARTIE DE POKER PITTORESQUE

Les Australiens sont non seulement des marins dignes du grand exemple anglais, ils forment aussi des troupes vaillantes et aguerries dont la métropole peut être fière. On peut voir

avec quelle tranquille gaité ils envisagent au camp leur prochain départ pour l'Egypte. Les uns jouent, d'autres causent, d'autres lisent; tous sont sûrs du succès final de la Triple-Entente.

AU FLANC DE LA DENT DE MORCLES



UNE ESCALADE HARDIE

Peu rassurés sur les intentions des hordes allemandes, les Suisses tiennent leur armée sur le pied de guerre. Montagnards intrépides, voici leurs soldats tentant une escalade vertigineuse

à 2800 mètres d'altitude. Tireurs adroits et skieurs émérites, ils constitueraient un danger terrible pour qui menacerait leur territoire. *En médaillon* : Le généralissime Ulrich Wille.

# SUR TERRE ET DANS LES AIRS

PAR LE CAPITAINE V... OBSERVATEUR D'ÉTAT-MAJOR

## EN TERRE D'ALSACE.

Belfort, 1<sup>er</sup> août 1914.

DANS l'engourdissement d'une nuit en chemin de fer interminable, dans le wagon bondé de mobilisés qui rejoignent en hâte, nous nous éveillons. Nous approchons de Belfort. Partout sur les routes, près des villages, des soldats; et lors des arrêts du train, anxieux on tend l'oreille, s'attendant à entendre la voix lointaine du canon...

A l'arrivée en gare de Belfort, une rapide émotion : sur les quais une triste rangée de civières s'allonge : des têtes souffreteuses émergent... Le bombardement serait-il déjà commencé?... On s'informe : ce sont les bouches inutiles de la place qu'on renvoie, les malades des hôpitaux qu'on évacue, foule muette et résignée de femmes, d'enfants, de vieillards, portant leur fortune dans des baluchons et qui attendent l'embarquement dans les wagons à bestiaux transformés en wagons à voyageurs...

Plus loin dans un coin de la gare, parqués, entourés de sentinelles, baïonnette au canon, d'autres civils : ce sont les Allemands qu'on expédie par le dernier train, par Montreux-Vieux, vers l'Allemagne. Bon débarras !

La ville est lugubre : tout est fermé, volets, magasins. Des patrouilles, des barages militaires; des détachements de cavalerie, artillerie qui défilent, débarquant de la gare, et par-dessus la ville recueillie le *Lion* de granit qui se dresse, émergeant fièrement au-dessus des vapeurs matinales de la « Savoureuse », tandis que le drapeau tricolore claqué en dessus sur la citadelle... Nous le regardons longuement, ce matin-là, le drapeau !

3 août.

Angoisse de l'attente... Sera-ce pour aujourd'hui? pour demain? ou pour jamais?... Il tarde d'en finir avec ce cauchemar pesant. Les troupes continuent à affluer à Belfort. On les a reculées cependant à quelques kilomètres de la frontière : impossible de les tenir. Les hommes hurlent le soir dans les bois de Valdius : ils veulent sauter à la gorge des Allemands : ce sont presque tous des soldats du Territoire de Belfort, et ils ont une vieille haine, vieille de quarante-quatre ans, à assouvir...

Ce soir, sur la place Denfert-Rochereau, en face du Cercle militaire qui sert de quartier général, un rassemblement se forme : des gens courent. Des uniformes gris vert, aux casquettes rondes, défilent entre deux gendarmes. Derrière, une civière portée par des Français suit. C'est une patrouille de cavalerie allemande arrêtée en plein territoire près de Delle : l'officier, un jeune lieutenant, a été tué : on rapporte son cadavre. C'est le premier tué de la guerre. Un officier de dragons passe très vite : il montre le casque et le sabre à dragonne d'argent de l'officier allemand... Mélange de curiosité et de recueillement... Alors c'est « pour de vrai » puisqu'ils attaquent? alors on peut y croire? et toujours la même question se pose dans les esprits : l'Angleterre marchera-t-elle?...

Le soir tombe ; un avion français évolue au-dessus de la place : on voit ses cocardes tricolores ; il descend, décrivant des orbites gracieuses, il descend lentement, quittant comme à regret son observatoire... De là-haut il voit encore toute la terre d'Alsace, les routes de Colmar, de Mulhouse, de Fribourg, la frontière enfin qu'il lui est dé-  
endu, encore ce soir, de franchir...

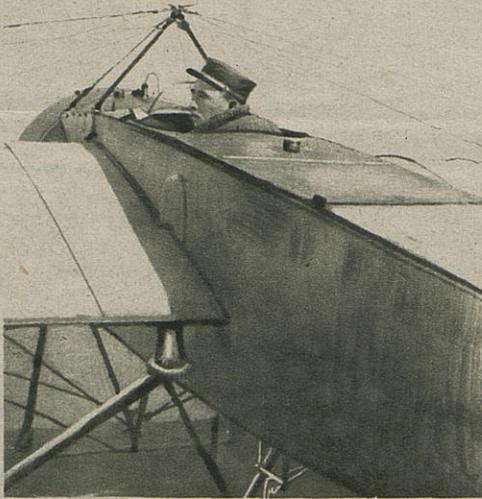
4 août.

Alerte au champ d'aviation : un monoplan Blériot vient d'atterrir, en sautillant gauchement sur le terrain caillouteux du champ de manœuvres. Le pilote qui sort de l'appareil agite de grands bras, donnant des signes de stupéfaction : on s'empresse autour de lui. C'est S..., un pilote de réserve, arrivé de la veille et qui doit ramener vers les centres de l'intérieur les avions fatigués.

« — Ah mon vieux, fait-il, en continuant à agiter ses grands bras et avec le plus pur accent faubourien. Tu parles d'une ballade!... — Eh bien, quoi, qu'est-ce qu'il y a?... Tu as vu un Taube? »

« — Non, mieux que cela... Tu sais bien qu'on était parti, moi et mon mécano, pour ramener ce « tacot » à D... »

Je pars, me disant : « itinéraire par Besançon »... Mais voilà qu'à 10 kilomètres d'ici, vers Montbéliard, v'lan, je suis brusquement pris dans la brume, vers 1500 mètres, impossible de m'en sortir... C'est à peine si je



UN AVION EN PLEIN VOL.

voyais le bout de mon hélice... Je me dis : « J'ai peut-être dérivé ; je suis à Lure ou à Vesoul... Je ne connais pas votre C... de pays, moi... je suis de Pantruche. Alors je descends, visant un bon emplacement, près de la ville qui était en dessous... Atterrissage pas trop mal dans un champ labouré. Nous sautons hors du capot... Je vois un paysan qui vient vers nous. Je lui crie :

« — Eh! le vieux! où c'qu'on est ici?... Pas de réponse.

Je lui redemande en lui montrant la ville : « — Comment est-ce qu'il s'appelle ce patelin? »

Alors voilà qu'il me sort une réponse à laquelle je ne comprends d'abord rien, sauf un mot que le vieux répète et qui m'éclaire subitement :

« — *Mülhausen*... *Mülhausen*, dit-il dans son baragouin... »

Ah! mes amis, mon sang ne fait qu'un tour. J'ai compris.

« — Hop, hop, Marcel, à l'hélice... f... le camp : nous sommes en Alsace!... »

Je saute dans le capot... Par bonheur, l'hélice veut bien partir. Pétarade du moteur ; fuite éperdue du vieux en entendant ce bruit qu'il doit prendre pour des détonations, et arrivée au bout du champ de militaires... L'avion s'élance... Je tire sur la cloche, il monte, il monte péniblement rapport aux remous de chaleur : en plus il était orienté face à ce sacré Mulhouse. Et voilà que j'entends un bruit désagréable

à mes oreilles. Des balles qui sifflent... J'en ai chaud. Je continue à grimper, 500, 1000 mètres, je contourne la ville : mais voilà qu'on a dû voir mes cocardes. Je suis repéré. Quelle réception, mes aïeux ! fusillé de partout... Enfin ce n'est qu'au bout de 40 minutes que j'ai aperçu Belfort, et ses étangs. Ouf!... me voilà ! »

Et comme son récit avait l'air de nous laisser sceptiques, il nous amène vers son appareil, dont les ailes sont criblées de balles... La toile vernissée est tachetée de petits trous. A ce moment un coup de canon rétentit : il vient de la citadelle.

Tout le monde surpris regarde vers la ville. Que se passe-t-il?...

Une automobile militaire arrive en trombe sur le terrain de manœuvres. Un officier de la place en descend. « Ça y est », crie-t-il...

Alors nous comprenons tous...

Un grand silence se fait parmi les mécaniciens et les pilotes aviateurs et nous regardons monter au-dessus de la citadelle la flamme blanche de guerre près du drapeau tricolore, tandis que le bruit des tambours et des clairons qui sonnent au champ arrivent étouffés jusqu'à nous par-dessus les hangars des dirigeables.

Il est dix heures : la guerre est déclarée.



Sur la route poudreuse de Belfort à Cernay, près des dernières maisons de la Chapelle, dernier village français du territoire, notre batterie vient de s'arrêter... Il est quatre heures du soir.

Depuis le matin, l'attaque du 7<sup>e</sup> corps français de couverture progresse lentement dans les bois de Soppe, vers la plaine d'Anspach et les collines de Cernay. Coups de fusil, crépitements brefs de mitrailleuse qui éveillent les échos des bois et font fuir le gibier en bandes. Et plus loin vers Altkirch la voix plus grave du canon qui tonne... La batterie se range sous les arbres de la route, dissimulée aux vues des Aviatiks de Mulhouse qui rôdent. Chevaux et conducteurs harassés sommeillent.

Cependant notre batterie, qui est en réserve, a reçu l'ordre d'avancer jusqu'à la côte voisine. Nous dépassons le dernier poteau de la douane française et... nous sommes en Alsace, en Allemagne !

L'émotion nous a pris : les hommes ne dorment plus, ils regardent autour d'eux comme si brusquement le paysage avait changé... Cependant c'est bien le même pays, la même route qui monte droite vers un bois de sapins. Mais en haut, la maison de douane allemande se dresse fièrement, dominant le vallon avec ses volets peints en noir et blanc aux couleurs allemandes!

Pendant notre rapide inventaire, un paysan alsacien, face rasée, petit veston à manches de lustrine de la Haute-Alsace, nous a suivis et regarde ces ruines fumantes. Que se passe-t-il dans sa tête, lui qui depuis tant d'années a vu cette forteresse féodale dressée en face du pays de France?

Je l'interroge : il ne comprend pas un mot de français, mais, dans sa rage contre les Boches, il brise à coups de bottes tout ce qu'il trouve ; et à chaque coup il crie la seule phrase qu'il connaisse :

« Vive la France, N. de D. »

Je le laisse faire en songeant au petit fantassin français anonyme qui le matin même, à cette place, a eu la joie intense, lui aussi, de marteler à coups de talon l'aigle impériale du poteau frontière, l'aigle rouge et noire aux ailes déployées.

CAPITAINE V...

(A suivre.)

*J'ai vu...*

## EN AUTRICHE, ILS RENONCENT AUX TRANCHÉES



### ILS DORMENT SUR LA TERRE GELÉE

La rigueur de la température est telle, aux confins de la Serbie et de l'Autriche, qu'il est impossible aux soldats de se retrancher dans la terre durcie. Les soldats serbes (en haut)

couchent sous des bâches qui de loin se confondent avec le sol; moins ingénieux, les Autrichiens (en bas) s'abritent derrière des huttes faites avec les fagots de la forêt voisine.

*J'ai vu...*

## UNE TRANCHÉE SOUS UN VIADUC



L'ARCHE MIRACULEUSE

A l'entrée d'un village en ruines, complètement rasé par les obus, un hasard a voulu que seule une arche du viaduc reste intacte et du fond de la tranchée le soldat qui monte la garde la voit se dessiner sur le ciel comme si elle jetait un défi à l'ennemi qui s'éloigne.



CONTRE LE FROID

Ayant pris un poêle, ils profitent du recul de l'ennemi pour se chauffer.



SOUS LA NEIGE

Comme les explorateurs, ils se construisent des huttes contre la neige.



UN PALACE SOUTERRAIN

Dans cette crête s'abrite un palace souterrain; on voit le grand escalier.



POUR VAINCRE LA CRUE

Nos braves soldats du génie reconstruisent le pont de bateaux emporté lors de la dernière crue de l'Aisne.

*J'ai vu...*

## ILS S'ACHARNENT AUTOUR DE SOISSONS



SOUS LA BOTTE PRUSSIENNE

Dès que les Allemands occupent un village, ils sèment la ruine et la terreur. Mais dès que nos soldats les rencontrent face à face, ils leur font chèrement expier leurs crimes.



UNE BARRICADE

Cruels et barbares, jusque dans les moindres détails, ils ne craignent pas d'entasser les meubles des pauvres paysans pour se protéger par des barricades contre les balles de nos soldats.



DERRIÈRE LA PALISSADE

Terrés dans les carrières qui avoisinent Soissons, les hordes de von Kluck attendent le résultat des offensives par-

tielles de leur chef. Ceux qui n'y ont pas trouvé place s'abritent dans des clairières de sable, derrière de hautes palissades.

PATROUILLES DE COSAQUES DANS LE CAUCASE



SUR LE PONT DU DAGHESTAN

Sans offrir l'intérêt passionnant qui s'attache aux campagnes du front occidental et du front oriental supérieur, la guerre russo-turque n'en est pas moins fertile en épisodes héroïques

auxquels les sommets rocheux du Caucase offrent le cadre le plus grandiose et le plus sauvage. C'est un peu grâce à leur endurance au froid que les Cosaques doivent leurs triomphes.